

L'incontestable force de séduction du djihadisme oblige l'Occident à s'interroger sur ses valeurs, qu'il pensait jusqu'alors universelles. C'est l'objet de « La Religion des faibles. Ce que le djihadisme dit de nous », le nouveau livre de Jean Birnbaum, responsable du « Monde des livres », qui paraît au Seuil jeudi 20 septembre. Nous en publions ici un extrait

« Que se passe-t-il quand ceux qui frappent l'Occident se moquent de la justice sur terre? »

“

Le monde d'après la chute du mur de Berlin était moins angoissant que celui d'après la chute des tours. Ceux qui ont fait trembler l'Amérique et l'Occident tout entier, le 11 septembre 2001, utilisaient un langage radicalement étranger, porteur d'une double rupture : d'une part, la guerre contre l'Ouest n'était plus une guerre civile, menée au nom des valeurs de l'Ouest ; d'autre part, l'assaut était donné par des hommes qui prétendaient non seulement lutter contre la domination de l'Occident, mais aussi rivaliser avec lui en bâtissant leur propre hégémonie. Dans ses textes, Ben Laden opposait sans cesse le fier courage des « lions » musulmans, conscients qu'il n'y a de force qu'en Allah, aux « mulets » efféminés de l'Occident, châtrés par cette « religion païenne » qu'est la démocratie. « Ne perdez pas courage ; ne vous affligez pas, alors que vous êtes des hommes supérieurs, si vous êtes croyants », pouvait-on lire dans la « Déclaration du Front islamique mondial pour le djihad contre les Juifs et les Croisés », dès 1998.

(...) Les hommes qui ont rédigé ces lignes sont ceux qui ont donné naissance à une internationale militante aujourd'hui sans rivale, ceux aussi qui ont infligé à la plus grande puissance capitaliste du monde une humiliation spectaculaire. Aux yeux des progressistes occidentaux, le tournant était sévère par rapport à la période des luttes anticoloniales ou même à la séquence altermondialiste. On comprend aussi que ce tournant ait valu traumatisme : « autre chose » avait surgi, enfin, et c'était le cauchemar. Au moment même où la galaxie altermondialiste s'essouffait, on voyait s'imposer une nébuleuse visant non pas un autre monde, plus libre, plus juste, mais une « alterhégémonie ». Et l'islamisme lui-même ne pouvait plus nourrir pour une flambée obscurantiste qui nourrirait, en dernière instance, le feu

de l'émancipation universelle : cet incendie fanatique menaçait de réduire tous les vieux pères en fumée. « Le monde va changer de base, nous ne sommes rien, soyons tout ! », ont chanté des générations de militants reprenant *L'Internationale*. Cette fois, nous y sommes : en arabe, « la base » se dit *al qaïda*.

Au milieu des années 2000, le philosophe Daniel Bensaid, figure emblématique de l'extrême gauche internationaliste, reconnaissait combien l'horizon était

devenu nébuleux : « L'heure n'est plus aux luttes de libération des années 1950 et 1960, et à leurs grandes promesses. Les leaders n'ont plus pour nom Ho Chi Minh, Guevara, Cabral, Lumumba, Ben Bella, Ben Barka, Malcolm X, mais Ben Laden, Zarkaoui ou Mollah Omar. L'oppression, la domination impériale subsistent. La mondialisation libérale s'arme jusqu'aux étoiles. Mais le fond de l'air est bien plus opaque, la distinction entre amis et ennemis, bien plus obscure. » Une décennie plus tard, le trouble s'est approfondi. (...) Et même si l'Etat islamique a fini par être chassé de son territoire, personne ne peut lui contester son incomparable force de séduction : au début du XXI^e siècle, le djihad sans frontières est la seule

espérance au nom de laquelle des milliers de jeunes Européens sont prêts à mourir à l'autre bout de la planète.

Pour des femmes et des hommes marqués par la mémoire des combats internationalistes (la guerre d'Espagne, les mobilisations contre la torture en Algérie ou les bombardements au Vietnam...), faire ce constat devait déboucher sur une douloureuse prise de conscience. Reconnaître cette force, c'était nommer sa propre faiblesse. Au cours des mois qui ont suivi la parution de mon précédent livre (*Un silence religieux*, Seuil, 2016), j'ai participé à des dizaines de discussions publiques, en France ou ailleurs, avec des femmes et des hommes de sensibilités, de générations et de milieux très divers. Parmi ceux qui se réclamaient de la gauche, ce sentiment de faiblesse, à la fois commun et envahissant, m'a frappé. A la fin des discussions, ils étaient nombreux à témoigner de leur désarroi. Un syndicaliste aguerri remarquait : j'ai peur de faire le jeu de l'extrême droite en critiquant l'islamisme, et en même temps je vois bien que cette idéologie représente une menace mortelle pour les gens comme moi. Un jeune libertaire précisait : à mes yeux, la priorité est de combattre l'impérialisme occidental à travers le monde, bien sûr, mais j'ai aussi en tête ce que les islamistes ont fait des militants de gauche en Iran. Une étudiante féministe se confiait : je refuse qu'on fasse de l'islamisme la seule cause de l'oppression masculine, et pourtant je pense qu'on ne peut plus esquiver ce problème. Souvent, il suffisait de changer d'échelle pour que les termes du débat se renversent : en France, en Allemagne ou en Espagne, disait tel responsable associatif, la nouvelle peur de l'islam cache la vieille xénophobie, voire le pur et simple racisme ; oui, mais dès que tu sors du cadre national, rétorquait un enseignant, cette argumentation ne tient plus : vas-tu accuser de racisme tous ceux qui s'opposent à l'oppression islamiste en Iran, en Syrie ou en Algérie ? Tu vois bien que l'islamisme est puissant, qu'il mobilise des gens souvent instruits, prospères, et que partout où il prend ses aises, il détruit les libertés.

L'ESSAI DES PREMIÈRES FOIS

Çà et là, dans leur for intérieur, des femmes et des hommes étaient taraudés par d'autres questions, plus viscérales encore : ces gens qui s'acharnent sur nos corps, est-il bien vrai qu'ils nous désirent ? Leur violence est-elle réellement du dépit amoureux ? Quand ils disent et répètent que, peu importe notre attitude, nos décisions, nos volte-face, ils nous haïssent pour ce que nous sommes, non pour ce que nous faisons, faut-il entendre le contraire ? Eux qui séduisent tant de jeunes à travers le monde, qui créent partout l'événement et qui imposent à nos vies leur agenda sanglant, est-il si sûr qu'ils représentent les dominés ? Car enfin, ce qu'ils font, qui d'autre en serait capable ? Et qui d'autre l'a fait avant eux ?

Bientôt se leva l'essai des premières fois : explicitement ou à bas bruit, on a ouvert les yeux sur tout ce qui s'était produit... pour la première fois. Ce qui avait longtemps semblé banal apparaissait maintenant inédit. Certains nommaient le père Hamel : un prêtre éborgné, comme ça, en pleine messe [*à Saint-Etienne-du-Rouvray, en juillet 2016*], c'est la première fois ! D'autres se remémoraient les victimes de Nice : un camion qui fauche des dizaines de femmes, d'hommes, d'enfants, comme ça, en plein 14-Juillet, c'est la première fois ! D'autres encore évoquaient les morts du Bataclan : des hommes armés qui surgissent dans une salle de concert et s'acharnent sur les corps, comme ça, c'est la première fois ! Il se trouvait même quelques consciences pour citer *Charlie Hebdo* : abattre un à un tous les journalistes d'une rédaction, comme ça, c'est la première fois ! Quelques-uns poussaient le sérieux jusqu'à mentionner les victimes de Montauban

et de Toulouse [*par Mohammed Merah en 2012*] : exécuter des militaires en pleine rue, entrer dans une école juive et abattre des enfants à bout portant, comme ça, c'est la première fois ! (...) Tout cela est sans précédent dans l'histoire de l'Occident.

Mais, précisément, les hommes qui ont commis ces massacres s'inscrivaient dans une autre histoire. C'est leur seul vrai point commun. Si leurs profils sont variés, s'ils peuvent être pauvres ou riches, ignares ou érudits, immigrés ou natifs, tous se réclament des mêmes versets, des mêmes anges protecteurs, des mêmes révélations prophétiques. Et quiconque jette un œil aux nombreuses publications de l'Etat islamique comprend que cette décision spirituelle implique une rupture non seulement avec les valeurs de l'Occident, mais aussi avec son langage politique, et avec sa manière de scander l'histoire.

Voilà ce qui distingue radicalement les djihadistes actuels des combattants anticolonialistes ou de l'ultra-gauche militarisée : ils n'invoquent plus les valeurs occidentales contre l'Occident, ils les vomissent ; ils ne prétendent même plus s'inscrire dans « notre » histoire, ils veulent en finir avec elle. Et, du même coup, ils mettent à nu un autre aspect de la Croyance dont nous sommes les Fidèles : en tant que progressistes, nous avons longtemps tenu pour acquis que toutes les sociétés humaines tendaient vers la modernité occidentale, associée à un mode de vie universellement désiré ; se tenir à l'écart de l'histoire occidentale témoignait donc d'une faiblesse sans recours. Mais, à mesure que le credo se dissipe, nous découvrons que cela peut bel et bien constituer une force, surtout pour des gens qui ne cachent pas leur haine à l'égard dudit mode de vie.

UNE ÉLITE GUERRIÈRE

Parmi ces styles d'existence, il y a la démocratie moderne. Il y a aussi ce qu'on appelle le mouvement social. Des femmes et des hommes qui croient à l'émancipation, à sa marche historique, à son rayonnement universel. Leurs idées ont nourri des manières d'être, elles se sont cristallisées en façons de dire et de faire, de lutter et de rêver, elles ont structuré un univers de sociabilité, avec ses syndicats, ses partis, ses associations, ses mutuelles, ses colonies de vacances, ses clubs de sport, ses chorales, ses bibliothèques. Autant d'espaces qui ont accueilli un collectif d'émotions et de fidélités, une espérance partagée, préservée, transmise de génération en génération. Les porteurs de cette espérance ont la mémoire longue, leurs combats se nourrissent des épisodes passés, grèves, insurrections ou révolutions, brigades internationales, soulèvements anticolonialistes. Dans leur esprit, cela va de pair : à l'intérieur des frontières nationales comme à travers le monde entier, défier les dominants c'est renforcer la solidarité des opprimés. D'où cet axiome qui a longtemps fait foi : tout ce qui affaiblit l'Occident est juste.

Oui, mais que se passe-t-il quand ceux qui frappent l'Occident se moquent ouvertement de la justice sur terre ? Quand il apparaîtrait au contraire que leur hardiesse ne fait qu'un avec leur mépris pour l'existence ici-bas ? Quand leur amour proclamé de la mort prouve qu'ils ont tout autre chose en tête que de changer la vie ? Quand ils se présentent non pas comme une troupe de déserteurs, mais comme une aristocratie élue, une élite guerrière ? Eh bien, il se passe ceci : la Religion des Faibles se met à vaciller, et même les plus fanatiques commencent à douter. Peu à peu, ils en viennent à penser que les tueurs ont une bien curieuse manière de désirer l'Occident, ses biens, ses droits, ses libertés. Que, tout compte fait, ils n'ont peut-être pas grand-chose à voir avec la quête de justice. Que, par conséquent, on devrait voir en eux autre chose que des alliés objectifs ou des victimes en colère. Et

qu'à la fin des fins il serait sans doute temps de les nommer ennemis.

De cet effritement de la Croyance, l'histoire de notre rapport aux attentats témoigne. Schématiquement, trois moments peuvent se distinguer. Il y eut d'abord une longue période durant laquelle les Fidèles les plus zélés disaient en substance, à chaque fois que l'Occident était frappé : bien fait pour nous, nous n'avons que ce que nous méritons, nous n'avons qu'à pas... (le lecteur complètera selon sa sensibilité). Puis vint une séquence intermédiaire où les Fidèles disaient : cela ne nous concerne pas, qu'ils se débrouillent entre eux ! « Eux » désignaient ici, d'un côté, les auteurs de l'attaque, et, de l'autre, les forces occidentales, envisagées comme les deux acteurs jumeaux d'une vaste entreprise de diversion ; durant toute cette séquence intermédiaire, chaque attentat était vécu comme une parenthèse « sécuritaire », au cours de laquelle les politiques et les médias mettaient artificiellement sur le devant de la scène des enjeux « identitaires », propres à détourner les dominés du combat social ; entre deux parenthèses, on pouvait à nouveau poser les seules questions qui méritaient de l'être et retourner à la vraie vie, à la vraie politique aussi : pétitions antiracistes, manifestations de rue, actions féministes, grèves de la fonction publique, occupations d'universités, Tweets antifascistes...

Mais, les parenthèses se multipliant, émergea progressivement l'idée coriace, ou plutôt la sensation solide, que la parenthèse importait. Qu'elle ne contenait pas que du vide. Qu'elle s'inscrivait, de plus en plus profondément, dans le phrasé de nos existences, lui conférait son rythme, sa tonalité. Que, du même coup, les mots qui la remplissaient (alerte, peur, corps...) n'étaient pas si différents de ceux qui tissent nos émotions, nos luttes quotidiennes. Après tout, le combat social n'est pas coupé de l'existence ordinaire ; à bien y réfléchir, il est même indissociable d'une culture commune, de principes transmis, d'un certain mode de vie.

Alors, ces hommes qui frappent l'Occident, qui prétendent détruire son impérialisme oppresseur, ses démocraties hypocrites, ses mœurs décadentes, ils s'en prennent à des institutions, à des valeurs que nous avons nous-mêmes souvent critiquées, voire fustigées. Mais ils ciblent aussi, maintenant nous le ressentons comme une évidence, quelque chose à quoi nous tenons : un ensemble de libertés, de mœurs et de gestes inventés au cours des deux derniers siècles ; cette culture libérale et démocratique à laquelle le socialisme devait offrir un juste accomplissement ; cette civilisation autrefois si sûre de son universalisme, et dont nous commençons à nous demander si elle n'aura pas constitué, à l'échelle planétaire, un particularisme local, et, dans l'histoire humaine, quelque chose comme une... parenthèse. Voilà pourquoi, désormais, quand nous regardons les images des corps ensanglantés, la phrase qui vient n'est plus « Bien fait pour nous », ni même « Nous ne sommes pas concernés », mais « Nous sommes visés ». Nous aussi et, qui sait, peut-être, nous d'abord, si faibles de nous croire si forts. ■



LA RELIGION DES FAIBLES : CE QUE LE DJIHADISME DIT DE NOUS de Jean Birnbaum Seuil, 288 pages, 19 euros

”